

## VALLÈS — MIRBEAU JOURNALISME ET LITTÉRATURE

*Autour de Vallès*, Revue de lectures et d'études vallésiennes, n° 21, 2001

### Vallès et Mirbeau, pamphlétaires et romanciers

Avec Vallès et Mirbeau, le critique doit se montrer particulièrement prudent, faire preuve de perspicacité, mais aussi de circonspection. Que de jugements à l'emporte-pièce ont dénaturé l'homme et l'œuvre ! Les mieux intentionnés ont souvent desservi l'un et l'autre ! Et ce n'est pas le moindre hommage que nous puissions rendre à Vallès et à Mirbeau que de placer cette communication sous le signe du doute. Nous allons en effet nous livrer au difficile exercice qui consiste à déceler les nuances qui permettent de distinguer, par l'écriture, le romancier du pamphlétaire.

On pourrait partir d'une typologie des deux genres, mais on sait que l'œuvre de Vallès, comme celle de Mirbeau, s'est érigée et élevée au mépris des classifications, contestation oblige. On peut toutefois que, "faisant des livres et des articles en même temps" (CCM 107), Mirbeau use de tons différents.

Axé sur l'actualité, l'article de l'insurgé ou de l'imprécateur au cœur fidèle dit leur passion et l'écriture est polémique. Le journaliste donne de la voix et prend le lecteur "au ventre". Mais ni Vallès ni Mirbeau ne sont des bateaux ivres. La virulence n'exclut pas la démonstration : il s'agit de convaincre, et bien des procédés utilisés ici se retrouvent dans les romans. Reste que les romans sont, pour Vallès et pour Mirbeau, l'occasion de donner libre cours à leur inspiration, même si l'auteur du *Jardin* est entré dans l'ère du soupçon :

Je ne crois plus à Balzac, et Flaubert n'est qu'une illusion de mots creux... (CCM 102)

Il se plaint de ne pouvoir faire des livres et des articles en même temps (CCM 107). Et c'est le roman qu'il souhaiterait sacrifier :

Je suis dégoûté, de plus en plus, de l'infériorité des romans, comme manière d'expression. Tout en le simplifiant, au point de vue romanesque, cela reste toujours une chose très basse et très vulgaire. (CCM 126)

D'entrée de jeu (critique), ce qu'il importe de souligner, c'est chez de grands écrivains comme Vallès et Mirbeau, qu'ils excellent même dans des genres réputés mineurs parce qu'ils savent dépasser l'événement pour nous livrer le visio du monde.

Le pamphlétaire recourt à une parole violente, lance des invectives :

Proudhon, je sais des gens qui l'ont appelé un charlatan, les imbéciles, ou encore un fanfaron d'immoralité, les hypocrites. (R 296)

Mirbeau dénonce les autorités qui ont pris la décision de révoquer le directeur de l'orphelinat de Cempuis : "Cet acte administratif [...] est vraiment une chose lâche et honteuse, quelques uns ont même prononcé : un crime" (CE 139-140). Le polémiste accuse et vilipende Bourgeois qui "sacrifie, à la haine insatiable des prédicateurs de mleurtre, les plus nobles parmi les hommes de notre pays" (CP 183) (les dreyfusistes), la chambre, "réunion d'esclaves trembleurs et de pâles affranchis" et "le peuple, troupeau aveugle, indolent bétail, à qui les larges saignées n'ont rien appris" (CP 184). Vérités assénées.

Vallès et Mirbeau interpellent le lecteur ou le personnage dont il convient de dénoncer les agissements : "Vous connaissez X... ? On se l'arrache, c'est la gaieté même [...] Gai ? mais si vous le voyiez maintenant : il fait peur !" (R 269). Mirbeau s'adresse à l'électeur qui "nomme son boucher et choisit son bourgeois" en votant ; il lui conseille de saines lectures : "Si tu lisais, parfois, au coin de ton feu Schopenhauer et Max Nordau, deux philosophes qui en savent long sur les maîtres sur toi, peut-être apprendrais-tu des choses étonnantes et utiles. [...] Je te l'ai dit, bonhommes, rentre chez toi et fais la grève." (CP 113-114).

Prophétie, vision d'Apocalypse, même si l'Hippos chloros est devenu noir : "Et vous verrez le cheval noir de la guerre civile broncher, comme un vieux cheval de fiacre, au seuil du temple, où vous aurez rallumé la flamme sacrée..."(CP 185-186). C'est "à un prolétaire" que Mirbeau s'adresse directement et il tente de le désabuser : "On t'a dit : / — Cette affaire Dreyfus ne te regarde pas et tu n'as rien à y voir. Que t'importe l'injustice dont Dreyfus est victime ? [...] S'il n'a pas commis le crime dont on l'accusa [...] il en a commis d'autres envers toi et de plus impardonnables... ceux d'être un riche, un officier, un éternel ennemi, par conséquent." (CP 189).

L'interpellation peut être destinée à recommander la réflexion : "Tu entends, Emmanuel ? tu vas me faire le plaisir d'apprendre à avoir le sens commun, l'esprit juste et l'esprit de justice, un peu de raison et un peu de cœur. [...] Ne t'inquiète pas du baccalauréat." (CD 84).

Après avoir critiqué la conception que certains se font de la Nature, Mirbeau présente la sienne à la première personne du pluriel :

La Nature ! Voilà un mot qui revient souvent dans vos manifestes !

La nature est ceci ; la nature est cela ; la nature est tout. Il n'y a que la nature ! Sans doute. Mais le malheur est que la nature, par elle-même, la nature telle que vous la comprenez n'existe pas. La Nature n'est visible, elle n'est palpable, elle n'existe réellement qu'autant que nous faisons passer en elle notre personnalité, que nous l'animons, que nous la gonflons de notre passion. (CE I 305)

Vallès, lui aussi, recourait au *nous*, en particulier lorsqu'il se livrait à une critique de l'idéologie de sa génération : "Plaignons encore ceux-ci : *les galériens de la mort* !" (R 270) :

Nous avons rêvé bataille et mort, roche Tarpéienne et Capitol sur la foi des souvenirs de classe : nous inspirant de Plutarque et de Tacite, prenant pour la liberté ce que Sparte féroce et Rome orgueilleuse apelaient de ce nom, c'est-à-dire songeant à opprimer le mode au nom d'une unité terrible, et aiguisant contre la hache de Brutus le coutelas de Guillotin. (R 290)

Faire parler celui qu'on a pris pour cible est un bon moyen pour le ridiculiser : "Il ne craint pas que les duels mais aussi les révolutions [...] — Fusillez-les ! Ils pourraient me guillotiner !" (R 272). À côté du discours direct, on trouve le discours indirect : l'un des manifestants "m'a bien avoué qu'il n'avait été [...] qu'un perroquet, moins ébouriffé et plus luisant" (R 280). Est-il rien de plus roboratif pour une démonstration qu'une citation d'un grand homme ? "Après les précurseurs, je ne sais rien tant que les martyrs" (R 295) (Proudhon). L'auto-citation permet d'opposer le moi d'hier — dans l'erreur — au moi d'aujourd'hui — qui sait : "Je disais, moi, dans mon style de rhétoricien féroce, que le rou de la guillotine avait encore la forme d'une couronne. — Oh ! mon Dieu [...] Ennemi de la violence maintenant, je raconte pourquoi et comment je fus son cymbalier jadis." (R 280-282). On pense aux "Palinodies" de Mirbeau. De ces procédés, on rapprochera les interviews imaginaires et les prosopopées de Mirbeau qui font parler des personnages fictifs, des morts appelés à la vie (cf. "La Guerre et l'Homme", CC II 179 ; CE II 299 ; CE II 153... 159...).

Le pamphlet, tant chez Vallès que chez Mirbeau, appelle, de même, le dialogue :

- Ce portrait a été fait il y a des siècles, et c'est la touche des Espagnols. [...] X... et moi, nous penchons pour Vélasquez.
- Il s'appelle Gustave Courbet. (R 304)

L'un des *Tableaux de misère* (CP 106-107), bien nommés, est une véritable saynète, dialogue entre le Passant et l'Homme (décor planté et didascalies présentes) :

Dans un chemin.

Un homme est affaissé sur la berge. Il est maigre, sa figure est plombée. Quelques guenilles le recouvrent.

Le Passant. — Que fais-tu là, l'ami ?

L'Homme. — Vous me voyez, je suis tombé de fatigue.

Le Passant. — Où vas-tu ?

L'Homme. — Quand je pourrai me lever, j'irai devant moi, toujours devant moi...

Le Passant. — Pourquoi ne travailles-tu pas ?

L'Homme. — J'ai travaillé... Mais mon maître m'a chassé... [...] Faudra-t-il donc que je tue ?...

(Il sanglote).

Le Passant. — La loi défend de tuer ; la loi te défend de prendre.

L'Homme. — Que me parles-tu de la loi ? Est-ce que la loi est faite pour les vagabonds et les meurt-de-faim ?...

La dénonciation est claire, le message univoque, efficace en ce sens qu'il sert l'action. Dans "Une perquisition en 1894", Mirbeau conjoint dans cette scène le terrifiant et le grotesque de Méduse :

- Allons, maintenant, appelez-moi tous les titres de ces sales bouquins. [...]

- Le dictionnaire de Larousse !
- Un dictionnaire de la rousse ?... Ça commence bien ! Outrage à la police.
- Enlevez ! Enlevez !... D'abord enlevez tous les dictionnaires ! Il y a là-dedans un tas de mots dangereux qui menacent l'ordre social... Des mots subversifs et délictueux, que ne peuvent tolérer les Chambres, le gouvernement [...]
- *L'Imitation de Jésus-Christ.*
- Enlevez !... Jésus-Christ était anarchiste... Il faisait notoirement partie d'une association de malfaiteurs... L'imiter est un crime prévu par les lois. Allons, ça va bien !... Enlevez !... Enlevez !... (CP 136-137)

Un Russe raconte l'arrestation arbitraire de sa sœur. Sa déclaration (dialogue rapporté) est accompagnée d'un bruit de fond : les acclamations de la foule parisienne, saluant le tsar, "qui se rendait au gala de la Comédie française". On ne saurait mieux faire ressortir la crédulité du "troupeau humain" (Nietzsche).

- Orphelin et célibataire, je vivais avec ma sœur, une adorable gamine de quinze ans, qui était la joie de mon cœur, le soleil de ma maison. [...]
  - Où donc est ma sœur ? demandai-je [...]
  - Ils sont venus... et ils l'ont emmenée... le diable sait où... [...]
  - Mais pourquoi ?... Voyons, pourquoi ?... Ils ont dit quelque chose ?... Ils ne l'ont pas emmenée comme ça, sans raison ?... Ils ont dit pourquoi ?...
- Et le vieux [témoin de la scène d'enlèvement], ayant secoué la tête, répliqua :
- Ils n'ont rien dit... ils ne disent jamais rien... Ils viennent, comme des diables, on ne sait d'où... et puis, quand ils sont partis, il n'y a plus qu'à se frapper la tête contre les murs et à pleurer...
  - Votre sœur existe, mais elle a les cheveux tout blancs (CC II, 354-9),

répondent finalement les autorités. Ce dialogue de "conte cruel" n'est déjà plus le dialogue du pamphlet, sans être encore celui du roman.

L'oralité qui s'attache, bien entendu, aux dialogues caractérise les pamphlets : et la familiarité fait bon ménage avec l'art oratoire que n'oublie ni l'un ni l'autre de nos anciens potaches :

Je ne devrais être *bachau* qu'en 52, tenir mon parchemin d'un ministre de la réaction ! (R 280)

Auguste Blanqui ! il avait une éloquence qui coupait comme la hache de Phocion ou brûlait comme le tonnerre de Mirabeau. [...] Les souvenirs de Rousseau, de Plutarque se mêlaient pour lui faire une auréole. (R 283)

La leçon des grands Anciens n'est pas perdue :

Mais cet héroïsme même est u danger, le vrai danger, toute le danger. Sanctifier l'héroïsme, c'est défier la guerre et donner à la force un sceptre. Qu'importe ce qu'est le sceptre ! sabre de dictateur, faux des paysans, fusil des déclassés, poignard des régicides ! (R 291)

Rythme ternaire, emploi de "c'est", exclamation, images, rien ne manque ! L'emploi d'un mot familier ne fait pas oublier que la phrase est *construite* :

Ils sont épatants, ces beaux messieurs... Au lieu de chercher des trucs pour augmenter la population, ils feraient bien mieux de trouver le moyen d'augmenter le bonheur de la population... Oui, mais ça, ils s'en fichent !... (CE 199)

La véhémence qui anime le pamphlétaire fait que son éloquence frise souvent la grandiloquence. L'hyperbole, figure qui correspond au régime diurne, diaïrétique, polémique de l'imaginaire, est à la mesure de la révolte : elle authentifie le sentiment. ON ne manquera pas de souligner que l'exagération est à fin humoritique : il s'agit de mettre les rieurs de son côté : le ridicule peut tuer, au moins déstabiliser, voire désarçonner l'adversaire.

Totalisation et perfection (superlatifs) confèrent au texte son univocité :

Entre ses vleurs et ses biurreaux, [l'électeur] a des préférences, et il vote pour les plus rapaces et les plus féroces. (CP 112)

"Pétrisseurs d'âmes" :

Au collège de Vannes [...], je fus élevé — si je puis dire — élevé dans le plus parfait abrutissement, dans la superstition la plus lamentable et la plus grossière... (CE 159)

La qualité est portée à un tel degré d'intensité que la conséquence est... désastreuse :

Rien que des cris pacifiques, des acclamations joyeuses. Et ces acclamations étaient si notoirement, si merveilleusement joyeuses, que plusieurs, parmi ceux qui les poussaient, mouraient étouffés, congestionnés ou piétinés, afin de bien démontrer le désir de paix de la France. [...] [C]ette foule prête à toutes les extravagances, à tous les emballements, reste calme dans son ivresse et pacifique dans ses hurlements... (CC I, 40-43)

Au collège de Vannes, la peur est constante (totalisation) :

Le soir, nous frémissions d'indignation contre ces monstres et la nuit, nous en rêvions, opprésés par l'horribles cauchemars. (CE 162)

Quant à l'emprise de l'État, elle est croissante :

L'État pèse sur l'individu d'un poids chaque jour plus écrasant, plus intolérable. [...] il lui filoute sa liberté à toute minute entravée par les lois. (CP 129)

Les *galériens de la mort*, selon Vallès :

Toutes les maladies dont on parle, ils se figurent qu'ils les ont ! (R 270)

Partout, partout des galériens. (R 266)

Exagération (R 271, 57 ; CE II, 148). Répétition :

Chaque fois qu'il y aura une querelle dans la rue qu'habite Jacques, dès le matin, on arrivera pour forcer sa porte. (R 273)

Généralisation :

Nous avons tous passé par là [...], voulant dans le tombeau du passé asseoir le berceau de la Révolution. (R 291)

Tout ce qui est jeune, franc et hardi n'est-il pas exclu de droit de cette Assemblée [l'Académie]? (R 306)

L'exagération peut consister en une louange paradoxale, celle du choléra, par exemple (*cf.* R 257-264 et CP 57) ; apostrophée, l'épidémie est invoquée comme une divinité : "Je te salue, Choléra !" ou une médiatrice : on pense au "je vous salue, Marie !" (CP 57). Le rythme binaire, renforcé par l'anaphore, accuse le caractère oratoire de l'invité : "Oh ! viens alors et sois le bienvenu". Viens !". "Viens donc, mais hâte-toi" (58). "Viens !" (63) ; "Depuis longtemps je t'appelais, depuis longtemps je t'attendais. Un moment je t'ai maudit et je t'ai traité de lâche" (57) ; "et puisque les trônes sont vides et que nos rois ne sont que des réfractaires de couronnes, installe-toi dans ces trônes désertés et règne en maître, en souverain farouche, ô sublime justicier" (63-64).

La caricature, comme l'étymologie du mot l'indique, consiste à *charger* pour ridiculiser : Maurice Denis s'obstine à peindre "des christs cambodgiens et des vierges du haut-Mékong" (CE II 134). Ce peintre préraphaélite rêve de boire "du lait de martre zibeline" : "Toujours souffrir" "— oh ! que j'aime !" (CE I 309-311).

La parodie produit un irrésistible effet comique : "[Je traçais] mon sillon, comme un bœuf qui tire sa charrue, sans rien voir ni rien entendre, lourd" (COM I 167-8) (*cf.* la prétendue souscription, CA 50).

La pointe assassine ne saurait laisser le lecteur indifférent : "Aujourd'hui où l'on ne

s'intéresse plu à rien, on s'intéresse au comédien" (CP 43).

Mirbeau montre le caractère incongru des tableaux peints par "les Artistes de l'âme" ou qui se prétendent tels : "une femme sans gorge, sans hanches, sans derrière, sans cuisses, dépasse de vingt coudées les plus immenses chênes et les pins les plus géants" (CE II 134).

Ni Vallès ni Mirbeau ne reculent devant le calembour ou le jeu sur le sens des mots qui soutiennent l'attention :

Quels forçats, le hommes sue la foule salue ou craint !

Ces ambassadeurs, ces diplomates, tout le monde des attachés (le mot sent la chaîne) qui, suivant les nécessités de la politique aux abois, varient leur ton, changent d'accent, accablent l'un, exaltent l'autre, et qui, gênés, confus, honteux peut-être, n'ont pas le droit d'avoir une pensée et des sympathies, jamais ! (R 275)

Judet a un "nom sinistre" qui "commence en Judas et finit en gibet" (AD 102). François Coppée "est en état de siège, et même en état de Saint-Siège" (AD 210).

Les paroles peuvent, en effet, être remises en question puisque ceux qui les prononcent leur attachent finalement assez peu d'importance : "Je criai, comme les foules crient : — Au Panthéon ! ou : — À la lanterne !" (R 280). On évolue dans un monde ubuesque où ce qui a de la valeur est méprisé alors qu'est prisé l'écrit sans valeur :

Ils se sont crus intelligents et forts parce [...] qu'ils avaient traité passablement une composition où se fâchait en latin hroïque ou en français médiocre quelque Thémistocle de convention. Je me souviens de certain récit grotesque où je faisais se pencher sur la hanche Spartacus, et qui me valut les plus grands éloges ! C'est à en rougir, sur l'honneur ! (R 293)

Prime au manque d'originalité et de spontanéité.

L'antiphrase est de nature à dénoncer les faux-semblants : "Je venais de me conquérir l bienveillance et, peut-être l'estime du grand civilisateur soudanais" (CC II 334), le général Archinard, idéaliste qui ne connaît "qu'un moyen de civiliser les gens, c'est de les tuer" (336). Et qu'est-ce que cet "idéal" d'où "sont nés les banquiers, les prêtres, les escrocs, les débauchés, les assassins et les malheureux..." (CE 55) ? L'"idéal économique" peut-il être, comme celui de Méline, président du Conseil : "la vie chère" (AD 258) ?

L'euphémisme à la Vallès permet de dégonfler les baudruches : "Peut-être si l'on a un oncle tant soit eu malade, ou quelque tante légèrement avancée, on sera plus partisan de l'héritage" (R 284). Il convient de ne pas se faire trop d'illusions sur les "idéalistes" !

L'humour de mirbeau est gris, parfois, souvent jaune, presque toujours noir : "la chair du nègre est un manger détestable" (CP 248-9). Plus précisément, il faut parler de l'évocation de "l'horreur à froid".

Conversation avec le général Archinard :

- Vous épate, ce cuir, hein ?
- Il est vrai, général...

- Eh bien, c'est de la peau de nègre, mon garçon.
- De la...
- ...peau de nègre... parfaitement... Riche idée, hein. (CC II 335)

— Il y a, dans ces peaux, principalement dans les peaux de femmes, des parties plus fines, plus

souples, avec quoi on peut fabriquer de la maroquinerie d'art... des bibelots de luxe... des porte monnaie par exemple... des valises et des nécessaires de voyage... et même des gants... des gants pour deuil... Ha ! ha ! ha ! (336)

Relève du même état d'*esprit* l'emploi du style imagé qui appelle les comparaisons corrosives: "Un froid de vingt-cinq degrés, qui exfoliait la peau et charriait des glaçons dans les veines..." (CE II 414). "Le vieux monde croule sous le poids de ses propres crimes. C'est lui-même qui allumera la bombe qui doit l'emporter" (CP 124). La seule mission de l'État est de vivre aux crochets de l'individu, "comme un pou vit sur la bête sur laquelle il a posé ses suçoirs" (CP 129). Quant aux hommes de main des anti-dreyfusistes, ils sont accommodés de la belle manière : "Soldats en casquette des Drumont et des Meyer, porte-litière des Rochefort et des Déroulède, sacristains des Du Lac et des Didon, ils ne crient que parce que nous nous taisons" (AD 71).

Vallès et Mirbeau détiennent l'art de la formule, du "mot" qui fait mouche : "Les individus, comme les nations, portent le poids de leur faiblesse et souvent ont fondu leur boulet eux-mêmes" (R 268). "Des imitateurs aussi, et des forts en thème, ces révolutionnaires de 93, tout grands qu'ils furent ![...] c'est au nom ds morts qu'on tua les vivants, dans ce temps-là" (R 292). Selon Mirbeau, Déroulède est "le grand tricolore" (AD 118). Esterhazy impose "le dogme de l'immaculée trahison" (AD 232).

Et si la formule ne suffit pas, on a recours au néologisme qui met en valeur un aspect ignoré de la réalité, cocasserie qui renforce l'effet escompté : "un crime de lèse-humanité" (CE 166).

La rhétorique d'origine scolaire enveloppe sans difficulté les procédés qui viennent d'être énumérés. Vallès et Mirbeau n'hésitent pas à faire montre de leur culture classique dans leurs pamphlets :

Proudhon !

Ah ! celui-là m'apparaissait comme une espèce d'antéchrist gouailleur qui riait de sa large bouche u nez des idoles puissantes, et, avec l'énergie d'un Cynégire, entamait des ongles, des dents dans le bois de l'arche sainte. (R 283)

N'eût-il fait qu'inspirer à la jeunesse du lendemain la courage de juger les héros de la veille, quand il n'aurait donné que cet exemple, Proudhon aurait servi la cause libérale et républicaine mieux que ne l'ont servie un tas de martyrs sans intelligence, à qui leur malheur seul tient lieu de passeport, et dont la souffrance fut tout le génie. (R 294)

Bel exemple de prose oratoire : emploi du conditionnel deuxième forme (plus-que-parfait du subjonctif) au lieu de l'indicatif précédé de "si", de "quand" au lieu de "si", de deux groupements binaires. Double groupement binaire, aussi, pour camper "celui qui s'est un jour trop bien battu" : "On fait de lui un susceptible, un ombrageux, ayant une main sur son épée, l'autre sur la crosse d'un pistolet" (R 273). Deux éléments juxtaposés peuvent être coordonnés par "mais" à deux autres éléments juxtaposés, eux aussi : "J'ai lu (sur quelques faces de galériens) l'instinct cynique, la passion sauvage ; mais le désespoir, la tristesse ne plissaient pas ces fronts" (R 257). Mirbeau utilise aussi bien l'asyndète que la coordination. Le rythme binaire est bien propre à mettre en parallèle



l'alliance du sabre et du goupillon pour pousser au meurtre : "Le soldat l'appelle et le moine bénit" (CP 181) (cf. "Il a conquis la rue ; il domine les prétoires", *ibid.*) (cf. R.265-266).

L'emploi du rythme ternaire permet l'amplification tout en limitant les effets de l'énumération accumulative. "Le forçat du bon mot" : "Il court après le calembour bizarre, l'épigramme aimable, le trait malin" (R 264). "Il ne peut laisser tomber un mot sans qu'il soit tout de suite ramassé, tourné, retourné" (R 265). La phrase peut commencer par une triade ("dans les vrais bagnes", "au fond des maisons centrales", "derrière les murs") et s'achever par un groupement binaire soulignant le paradoxe : "on ne pousse point de sanglots, on ne jette pas de blasphèmes" (R 257 ; cf. 299). Un groupement binaire permet d'allonger le troisième membre d'une phrase dont la construction anaphorique est commandée par le présentatif "voilà" :

Voilà pourtant de longs siècles que le monde dure, que les sociétés se déroulent et se succèdent, pareilles les unes aux autres, qu'un fait unique domine toutes les histoires : la protection aux grands, l'écrasement aux petits. (CP 112)

L'anaphore peut consister en une reprise du verbe : "Ils veulent vivre ; ils veulent jouir ; ils veulent avoir leur part au bonheur, au soleil" (CP 124). Ou de la préposition : "Il ne vit, ne s'affirma, que par l'initiative individuelle, par le génie particulier, et non par la contrainte collective, les règlements administratifs, et la discipline gouvernementale" (AD 260). On rencontre aussi l'anaphore double : "Jamais la misère ne fut plus grande, parce qu'elle ne fut jamais plus consciente, parce qu'elle ne côtoya de plus près le spectacle des richesses gaspillées, la terre promise du bien-être d'où on le refoule sans cesse. Jamais la loi..." (CP 113). L'attention du lecteur est également attirée par la construction en chiasme : "Jamais... ne fut", "ne fut jamais". "Des richesses nouvelles, de nouvelles formes" (AD 261).

Le souci de symétrie est constant : "Il faut que ce ne soit pas la grimace du Triboulet qui souffre, mais le rire heureux de Figaro qui *rase*." (R 265). "De cette gaieté puissante qui est un don à ce raffinement d'esprit qui est un métier, il y a toute la différence du sucre qu'on r<sup>^</sup>pe à la fleur qui embaume, de l'huile qui graisse au vin qui coule" (R 266). Mirbeau ne recule pas devant la répétition des verbes "faire" et "être" : "Les jésuites, en général tous les prêtres, font pour l'esprit de l'enfant ce que ces *impresarii* de cirques laïques et de pèlerinages religieux font pour leur corps. Les maisons d'éducation religieuse, ce sont des maisons où se pratiquent ces crimes de lèse-humanité. Elles sont une honte, et un danger permanent" (CE 166).

On aura pu constater que de grands écrivains comme Vallès et Mirbeau transcendent leur formation littéraire pour nous proposer des écrits bien propres à nous faire partager les convictions de leurs auteurs.

Et c'est pourquoi on retrouve dans les œuvres de fiction bien des traits que nous avons relevés à propos des pamphlets. La place nous manque pour entreprendre cette étude. Il nous tarde de montrer ou d'essayer de montrer ce qui constitue la spécificité de *L'Enfant* et du *Jardin des supplices*. Dans un cas comme dans l'autre, l'œuvre, ouverte, échappe à l'univocité sans perdre pour autant en efficacité.

Chez ces écrivains qui répugnent à emprunter les sentiers battus, l'œuvre de fiction en appelle au lecteur pour l'élaboration de son sens. Les diverses moutures des textes qui entreront dans la composition du *Jardin des supplices* sont éloquentes à cet égard : l'accentuation de la littérarité, ce que l'on pourrait appeler tout simplement le souci esthétique, est de nature à renforcer la plurivocité d'un roman que son épigraphe répute pourtant "roman à thèse". Cet objet littéraire non identifiable porte les stigmates d'un écrivain qui, de ce fait, réintroduit la métaphysique dans le roman (cf. CCM 102, 107, 126).

C'est tout en gommant l'anecdotique contenu dans le "pamphlet", que Mirbeau introduit une note

comique : "Ils disputaient sur le meurtre, à propos sans doute de l'homme à la malle" (1896) : "... à propos de je ne sais quoi, à propos de rien, dans doute" (JS 43).

Le passage à la fiction romanesque s'accompagne de l'introduction du rythme ternaire, du retranchement de mots inutiles, du choix de mots plus précis :

on y parlait meurtre	Après avoir copieusement dîné ils disputaient sur le meurtre
----------------------	---

causer librement au gré de leurs fantaisies	de leurs manies
de leurs paradoxes	

et sans crainte de voir appa- raître sur la <i>face</i> des auditeurs	tout d'un coup apparaître
les effarements et les terreurs	ces effarements et ces terreurs
que la moindre idée hardie ou curieuse amène sur le <i>visage</i> bouleversé des notaires.—	que la moindre idée un peu hardie amène sur le visage...

Je dis : notaire	comme je pourrais dire
non par mépris	avocats, ou portiers non par dédain

une certaine forme d'esprit	un état moyen
de l'intellectualité française	de la mentalité française

L'emploi du superlatif gauchit le propos ; la généralisation accentue le caractère paradoxal de l'affirmation. Mirbeau veut-il vraiment qu'on l'on suive ?

La grande préoccupation humaine	la plus grande préoccupation humaine
	et que tous nos actes dérivent de lui (l'instinct de meurtre)

Après avoir ajouté une note ironique : le meurtre est la nécessité la plus impérieuse de la vie "civilisée" (JS 44), Mirbeau souligne le caractère "naturel" du meurtre. Perplexité du lecteur.

Le meurtre	Le meurtre se cultive suffisamment de lui-même...
n'est pas le résultat d'une	À proprement dire,
passion particulière, ni la forme	il n'est pas le résultat de telle ou telle
d'une dégénérescence...	passion, ni la forme
C'est un instinct vital qui est en nous	pathologique de la dégénérescence.
comme l'instinct génésique	C'est un instinct vital qui est en nous...
	qui est dans tous les êtres organisés et les domine,
	comme l'instinct génésique.

Si la version définitive inclut les crimes politiques, il reste que l'accentuation de la laideur du futur assassiné est perçue comme une tentative d'euphémisation de la lâcheté du criminel qui ne laisse pas de plonger le lecteur dans l'expectative :

La laideur grossière	la laideur grasse et luisante
Je ressentais, à le regarder,	je sentais, à le regarder,
comme un dégoût...	comme un invincible dégoût...
son gros ventre	son ventre énorme
tremblait ainsi qu'un	tremblait et roulait ainsi qu'un
paquet de gélatine	ignoble paquet de gélatine
s'épongea le front	s'épongea salement le front
un front bas	un front bas, rugueux, bosselé
	(JS 55)

Dès 1897 et dans la version définitive, des ajouts vont dans le sens de l'enjolivement du monde vu au miroir de Pygmalion (Gilbert Durand) : "des cétoines vibraient et mouraient au cœur pâmé des roses", "les longues tiges des iris jaunes", "striés" remplace "flammés" ; Clara "se souleva à demi, sur les coussins... La tunique écartée laissa voir, plus bas que la taille, entre les nuages de l'étoffe, des coins de sa chair ardente et rose" (JS 148). Intention parodique ? L'ajout suivant semble destiné, quant à lui, à susciter l'indignation du lecteur : "En Italie, j'ai vu des fantômes vivants, des spectres de famine déterrer des cholériques et les dévorer avidement..." (JS 149).

Dans le roman, le style est beaucoup plus imagé, le recours au code herméneutique, beaucoup plus rare :

	des terrains rocailleux [...]
	dans lesquels be poussent que
de maigres acers	des acers maigres, des chardons bleuâtres
et des cerisiers très bas	et des cerisiers rabougris
le ciel reste bleu, d'un bleu	le ciel reste bleu, d'un bleu
terrifiant, aux reflets rougeâtres, perpétuel incendie	lavé de rouge où s'avivent les reflets d'un
d'un bleu implacable	[...]
terrifie	le soleil cuit la terre, torréfie les rocs [...]
des groupements	des grouillements bacillaires
	(JS 161)
	Ce ne furent que des torses nus, mêlés, soudés l'un à
l'autre,	
étouffés par de longs bras maigres	étraints par de longs bras maigres,
des mâchoires et des griffes	déchirés par des mâchoires et de griffes...

À la polysémie particulière à chaque auteur, il convient d'ajouter les interrogations liées aux affirmations du narrateur et des personnages. Leurs propos, chez Vallès, sont-ils à porter au compte de l'enfant, de l'enfant abusé, de l'enfant lucide, de l'adulte qui se souvient et se met à distance, qui ironise, et, chez Mirbeau, y a-t-il un porte-parole de "l'imprécateur au cœur fidèle" ?

Si *L'Enfant* connaît, lui aussi, le décorativisme : "Les copeaux tobent jaunes et soyeux comme des brins de rubans (E 46), il reste que ce sont les questions de point de vue qui retiennent l'attention du lecteur.

Une sorte de "fondu enchaîné" permet de passer insensiblement du narrateur adulte au personnage qu'il fut : l'enfant. Subrepticement, le passé composé présente le fait comme s'il venait de se produire : "Le garçon d'écurie a donné une tape sur la croupe du cheval" (E 60). Les généralisations, quant à elles, sont le produit de la réflexion de l'adulte qui a vécu : "On s'aime, on s'accorde, on s'épouse ! / Le mariage de la débine et de la misère. / Je suis le premier enfant de cette union bénie" (E 49) (le présent a valeur intemporelle).

Dans l'exemple suivant, le narrateur feint la naïveté pour mieux dénoncer l'intoxication dont il était victime : les parents des autres enfants, "ce sont des assassins sans courage ! des monstres! Qui, n'osant pas noyer leurs enfants, les envoient au trapèze et à la balançoire ! [...] Suis-je donc plus cassant que mes camarades ? Ai-je été recollé comme un saladier ? [...] J'ai peut-être le derrière plus lourd que la tête ! Je ne peux pas le peser à part pour être sûr" (E 72) (*cf.* 115, 116, 122, 137, 138).

Une voix intérieure s'élève pour excuser et justifier la mère ; l'enfant sent qu'existent deux êtres en lui : "Non, Jacques, [la redingote] n'est pas prête. Ta mère est fière de toi ; ta mère t'aime et veut te le prouver" (E 77). Détaché de l'enfant qu'il a été, le narrateur parle de lui-même à la troisième personne : "On va coudre [ces boutons] tout le long, à la polonaise ! Le nom de cette

nation, voyez-vous, resta chez lui cousu à un souvenir terrible... La redingote de la distribution des prix, la redingote à noyaux, aux boutons ovales comme des olives et verts comme des cornichons" (*ibid.*).

L'œuvre échappe au "manichéisme". La mère reconnaît ses "erreurs" : "Je t'ai fait bien souffrir avec mes ridicules, n'est-ce pas ?" (E 285). Et même si le naturel reprend le dessus : "Une autre fois, Jacques, mets au moins ton vieux pantalon !" pour te battre en duel (E 313), Jacques ne saurait oublier qu'"il y a eu les larmes de [sa] mère" (E 290).

*Le Jardin des supplices* met le lecteur à la question... du sens.

— Hier, ma foi... ce fut très curieux... D'un homme j'ai fait une femme... Hé !... hé !... C'était à s'y méprendre... (JS 204)

On aura reconnu les propos du "tourmenteur" qui se donne ce satisfecit. Le qualificatif employé pour caractériser le charcutage réussi produit un effet de surprise qui suffirait à caractériser le roman.

C'est ainsi que le bourreau n'a pas le physique de l'emploi : il avait "un ventre pacifique et débonnaire..." Son visage, au repos, exprimait de la bonhomie, de la jovialité même" (JS 202), "une multitude de grimaces [...] donnaient à son visage une expression de cruauté comique et macabre" (JS 203) ; "bavard bonhomme" (JS 205) ; "gros bonhomme" (JS 207) ; "gros homme" (JS 209) ; "le proluxe tourmenteur" (JS 211) : "— Est-il drôle, le gros patapouf! dit [Clara]... Il a l'air bon enfant..." (JS 215).

Le roman se place sous le signe du relativisme généralisé. La vie du tortionnaire ne vaut guère plus que celle du torturé. Les suppliciés de la cloche tuent, en mourant, puisque les boureaux, "des condamnés, eux aussi", "meurent en tuant, et les deux supplices e valent" (JS 239). À qui le tour ? Tourne la Roue de la Fortune ! Équivalence des supplices, équivalence des situations puisque le riche d'aujourd'hui peut être le supplicié de demain. Le "gros banquier de la ville", "qui était très riche et "volait tout le monde" est ainsi "condamné au supplice de la cloche" (JS 239).

Tout est affaire de *point de vue*. Les jugements varient selon qu'ils sont portés par Clara ou par le narrateur. Qui faut-il croire ? Se faire une opinion n'est pas chose facile pour le lecteur : une "épouvantable odeur de charnier" s'exhale "de toute cette foule, [qui] se ruait aux charognes, comme si c'eût été des fleurs". Selon Clara, "cela ne sent pas auvais" puisque "cela sent la mort" (JS 159). Et le narrateur constate que Clara "humait la pourriture, avec délice, comme un parfum".

La personnalité du narrateur — tout au moins ce qu'il veut bien nous dire de lui-même— n'inspire guère confiance. Il confesse qu'il avait sur la conscience ce qu'il nomme pudiquement "de menues peccadilles de jeunesse, telles que, vols domestiques, rançons de maîtresse, tricherie au jeu, chantages, lettres anonymes, délation et faux" (JS 68). Sa passion pour Clara est l'occasion de prendre la mesure de sa déchéance. Il se demande d'ailleurs si la goule n'est pas le produit de son imagination, la Méduse dont l'apparition est endopsychique (Jung) : "Elle me fait peur, et elle me trouble aussi jusqu'au tréfonds de moi-même, par son immobilité et par son silence. Existe-t-elle réellement ?... Je me le demande, non sans effroi... N'est-elle point née de mes débauches et de ma fièvre ?... N'est-elle point une de ces impossibles images, comme en enfance le cauchemar ?... Une de ces tentations de crime comme la luxure en fait lever dans l'imagination de ces malades que sont les assassins et les fous ?... Ne serait-elle pas autre chose que mon âme, sortie de moi, et matérialisée sous la forme du péché ?..." (JS 246-247).

Quant à Clara, valorisée positivement, avant la viste des "délices", pendant la traversée, elle est réputée "l'âme" du navire "en marche vers la folle aventure et la liberté édénique des pays vierges [*cf.* Mircea Éliade], des tropiques de feu". Ève "des paradis merveilleux, fleur elle-même, fleur d'ivresse et fruit savoureux de l'éternel désir, je la voyais errer et bondir, [...] non plus dans ce

moderne costume de piqué blanc, [...] mais dans la splendeur surnaturalisée de sa nudité biblique" (JS 111). Ève avant la faute !...

Ceylan est "l'île merveilleuse" (JS 136), "l'île enchantée", "l'île verte et rouge que couronnent les féeriques blancheurs roses du pic d'Adam" (JS 127). Tout un programme.

L'embellissement de la réalité, son esthétisation permet d'euphémiser la barbarie, d'ignorer la sphère éthique. Le long de "l'allée des prévenus", des troncs d'arbres morts enferment "des corps d'hommes et de femmes violemment tordus et soumis à de hideux et obscènes supplices" (JS 242). Attachés, les suppliciés sont présentés, par Clara, comme l'illustration de la "fable charmante des hamadryades", nymphes "captives des arbres" !

Clara partage les préoccupations d'ordre artistique qui sont celles du bourreau. Les pires des crimes ne pouvant justifier l'application de tels châtiments et la hiérarchisation des peines étant ignorées, c'est l'arbitraire qui règne en maître. Le tortionnaire semble autorisé à ne voir dans les condamnés que matière plus ou moins noble à travailler. Il se plaint de devoir besogner "dans le bas peuple" (JS 203) : dangereux voleurs à la tire, "rôdeurs du port", "vagabonds", bref, "des pauvres", voire des innocents (JS 173). Voilà les victimes des abominations du "patapouf". Il doit se contenter de cette piètre pègre alors que seul un grand criminel mériterait avoir l'honneur d'être torturé par l'artiste. Il est injuste qu'"un misérable coolie" bénéficie de supplices raffinés. Une consolation, cependant, pour le tailleur de chair : le bénéficiaire du traitement a un beau costume :

Il avait, paraît-il, volé un sac de riz à des Anglais... Nos chers et bons amis les Anglais... Quand je lui eus enlevé la peau et qu'elle ne tenait plus à ses épaules que par deux petites boutonnières... Je l'obligeai à marcher, milady. [...] [J]amais il n'avait été si bien vêtu, le chien, ni par un plus parfait tailleur... (JS 203)

Notre sensibilité est heurtée : non content d'écorcher vif le malheureux, le charcutier l'insulte et, en l'absence de commentaire de la part du narrateur, on risque de penser que les considérations du tourmenteur en valent bien d'autres ! Certes, le narrateur traite le "bonhomme" de monstre ; il reste que la revendication du statut d'artiste par celui qui oppose à son charcutage raffiné la grossière torture pratiquée par les Anglais a de quoi révolter : "Savoir tuer !... C'est-à-dire travailler la chair humaine, comme un sculpteur sa glaise ou son morceau d'ivoire... en tirer toute la somme, tous les prodiges de souffrances qu'elle recèle au fon de ses ténèbres et de ses mystères... Voilà !... Il y faut de la science, de la variété, de l'élégance, de l'invention... du génie, enfin... (JS 206). À la mort industrielle, l'artiste du supplice recherché oppose la tortue à l'ancienne, comme au bon vieux temps, où l'on savait ce que c'était que la "belle ouvrage". Il déplore que "l'esprit bourgeois" triomphe de la tradition. "Premier dans les concours de tortures" et lauréat, sans doute, du Lépine, spécialité dépiautage, il se targue d'avoir "inventé des choses véritablement sublimes" (JS 207). Ici encore, l'épithète choque. Comment parler avec autant de désinvolture, d'indifférence, de détachement, de la souffrance que l'on inflige à l'un de ses semblables ?

Au désespoir de l'amoureux du travail bien fait, la barbarie n'est plus ce qu'elle était et le bourreau se plaint de ce que le piston soit plus efficace que la compétence, le talent, que dis-je ? le génie pour parvenir à être reconnu. Don Diègue lui-même ne reconnaissait-il que la "faveur" pouvait l'emporter sur le "mérite" ?

C'est la faveur seule, la protection qui décident des choix... Et quels choix, si vous aviez !..." (JS 204)

Nous sommes vaincus par les médiocres. (JS 206)

La pauvre Chine, jadis si artiste, est vaincue par "l'esprit bourgeois". (JS 207)

Décadence : l'Asie est logée à la même enseigne que l'Europe. Tristes tropiques ! Cette Asie édénique présente les tares de la civilisation occidentale ! Au lieu de trouver le Paradis promis par Clara, le narrateur rencontre l'Enfer. Et le "pèlerin" d'Orient ne sera pas initié au Bien par une Clara rédemptrice. Nostos odysseéen inversé : il s'agissait pour le "petit cochon", sous la houlette d'une Circé (ou de telle figure mythique qu'on voudra), d'étudier "la gelée pélasgique" et de "retrouver la cellule primordiale", "*l'initium* protoplasmique de la vie organique" (JS 97). L'embryologiste d'occasion aurait pu, au cours de cette mission, se refaire une virginité morale. Mais il se trompe en croyant que Clara peut être son mystagogue. Et le "héros" perd dans l'opération "scientifique" le peu, le très peu d'estime qu'il avait pour lui-même.

Il croit "miss Clara" d'une "imprenable honnêteté..." (JS 110) :

Je conçus un véritable orgueil de ce que, pure et vertueuse, elle m'eût accueilli, moi, ignoble et débauché, avec une si simple et gracieuse confiance... (JS 111)

Il ne veut pas écouter "les voix intérieures" qui lui crient :

Cette femme ment... Cette femme se moque de toi... Mais regarde donc, imbécile, ces yeux qui ont tout vu, cette bouche qui a tout baisé, ces mains qui ont tout caressé, cette chair qui, tant de fois, a frémi à toutes les voluptés et dans toutes les étreintes !  
... (*ibid.*)

Avec la confiance du néophyte, le narrateur se prend à espérer : "Toute la boue de mon passé se transformait en lumineux azur... [...] Comme toutes ces figures de grimaçants fantômes se fondaient, à toutes les minutes, davantage, sous le céleste regard de cette créature lustrale, par qui je me révélais un homme nouveau" (JS 111). Ô Dante ! "L'homme nouveau" se confesse auprès de la sainte, mais craint d'avoir tout gâché : "Haletant, désordonné, je racontai ma vie... Eugène Mortain, Mme G..., l'imposture de ma mission, toutes mes malpropretés, toutes mes boues... Je prenais une joie atroce à m'accuser, à me rendre plus vil, plus déclassé, plus noir encore que je l'étais... Quand j'eus terminé ce douloureux récit, je dis à mon amie, dans un torrent de larmes : — Maintenant, c'est fini !... vous allez me détester..." (JS 125). Cette auto-flagellation, tout au contraire, rend le repentir désirable, paradoxalement : "Tant que j'ai été pour elle un homme régulier, elle ne m'a pas aimé... elle ne m'a pas désiré... Mais de la minute où elle a compris qui j'étais, où elle a respiré la véritable et impure odeur de mon âme, l'amour est entré en elle — car elle m'aime !... Allons !... allons !... Il n'y a donc de vrai que le mal !..." (JS 127).

Il est pourtant un domaine dans lequel le narrateur effectue sa conversion, c'est dans celui de la poésie. Il fut une époque où il était "incapable de la moindre description poétique". Le lyrisme lui est venu, "par la suite, avec l'amour" (JS 107). "La brute aveugle et sourde" qu'il était alors n'avait guère le sentiment de la nature et donnait du cocotier la définition suivante : "arbre à cocottes...". Et de se demander comment il avait pu "avec un si écœurant cynisme, blasphémer contre la beauté infinie de la Forme, qui va de l'homme à la bête, de la bête à la plante, de la plante à la montagne, de la montagne au nuage, et du nuage au caillou qui contient en reflets, toutes les splendeurs de la vie !..." (JS 108). Et, d'une manière significative, Mirbeau remplace le mot "charmant" (de l'article du 14 février 1897) par le mot "poésie" (JS 186). Alors, initiation, tout de même ? Cette initiation du "héros" à la beauté de la Forme est obtenue grâce à une expérience sujette à caution, celle du Jardin

des supplices. Et le lecteur croit reconnaître l'antiphrase lorsqu'on lui parle de la "douceur infinie", de la "poésie inexprimablement édénique" (JS 200) du Jardin.

D'ailleurs, si le Jardin fait penser à l'Éden, il est impossible d'oublier le sang que sa réalisation a coûté. Derrière ce pays de Cocagne, cet Eldorado, se profile la figure mythique de Moloch. Trente mille coolies ont péri dans les terrassements du Jardin des supplices : "Mélangés au sol, comme un fumier — car on les enfouissait sur place — les morts l'engraissèrent de leurs décompositions lentes, et pourtant, nulle part, même au cœur des plus fantastiques forêts tropicales, il n'existait ue terre plus riche en humus naturel" (JS 181). Les plantes "voraces" ("gourmandes", 1897) composent un monstre carnivore : le "puissant *compost* " les rend "plus vigoureuses et plus belles" (JS 181).

Le roman tient ce que promettait le titre : il constitue un oxymore. Délices, supplices, les contraires sont conjoints. Éden et Enfer sont interchangeables. Placé sous le signe du scientisme mégalomane né du mythe prométhéen, l'expédition de l'embryologiste rencontre le mythe intimiste de l'Éden perdu ! Avant d'arriver à Ceylan, on peut croire que des fées se lèvent sur la mer, étendent "sur la mer de longs manteaux de feu" et jettent, "à pleines mains, dans la mer, des perles d'or" (JS 127). Clara est à l'image du Jardin, délice et supplice, Paradis et Enfer : "Je ne serais pas digne de vos yeux, de votre bouche, de votre âme... de tout ce paradis et de tout cet enfer qui est vous..." (JS 134) ; jardin des supplices délicieux ou des délices suppliciantes... : l'homme qui avait "violé sa mère et l'avait ensuite éventrée d'un coup de couteau" fut condamné au "supplice de la caresse..." (JS 166), quatre heures "de caresses effroyables et savantes".

Les contradictions "anglaises" de Clara l'excentrique sont peut-être tout simplement liées à la condition humaine, masculine ou féminine : "D'allure très décidée, d'existence très exceptionnelle, causant, parfois, à tort et à travers, parfois avec une vive sensation des choses, d'une gaîté fébrile et poussée à l'étrange, sentimentale et philosophe, ignorante et instruite, impure et candide ; mystérieuse, enfin, avec des trous... des fuites... des caprices incompréhensibles, des volontés terribles... elle m'intrigua fort" (JS 110).

Pérenne condition humaine : "Ah ! oui, le jardin des supplices !... Les passions, les appétits, les intérêts, les haines, le mensonge ; et les lois, et les institutions sociales, et la justice, l'amour, la gloire, l'héroïsme, les religions, en sont les fleurs monstrueuses et les hideux instruments de l'éternelle souffrance humaine..." (JS 149).

Planétaire jardin des supplices. Il serait vain de vouloir chasser la vision du Jardin chinois en évquant me souvenir de l'Europe "aux anciens parapets" ; les deux images se superposent parce qu'elles sont interchangeables :

Je voudrais me rassurer, me décrasser l'âme et le cerveau avec des souvenirs anciens, avec le souvenir des visages connus et familiers... J'appelle l'Europe à mon aide et ses civilisations hypocrites, et Paris, mon Paris du plaisir et du rire... Mais c'est la face d'Eugène Mortain que je vois grimacer sur les épaules du gros et loquace bourreau. (JS 249)

Et, en effet, la barbarie, n'épargne pas le pur produit du continent prétendument civilisateur : "Toi-même... tu crois pouvoir disposer de moi par la terreur... me faire chanter. [...] Qui donc ignore que [ma chute] entraînerait l'effondrement de trop de choses ? [...] Car ce n'est pas moi qu'on coifferait du bonnet de forçat..." (JS 94). Et, tout comme la face du bourreau chinois, celle du "forçat" virtuel exprime la barbarie humaine (pléonasme ?) : "Et il fit le geste se serrer une gorge imaginaire... \ L'expression de sa bouche, dont les coins tombèrent, devint hideuse et, sur le globe de ses yeux, apparurent des veinules pourprées qui donnèrent à son regard une signification implacable de meurtre... Mais il se remit vite, alluma une cigarette" (JS 95). Barbarie n'est pas sauvagerie !



À notre sens, la condamnation, par Mirbeau, de la barbarie, est sans appel : du cynisme du tortionnaire chinois, il ne faudrait pas conclure à l'apologie, par le forçat de l'idéal, par le *galérien*, pour reprendre le vocable employé par Vallès, du meurtre, serait-il élaboré. Le lecteur est traité en adulte par nos deux écrivains. À lui de lire entre les lignes, de saisir l'implicite contenu dans le texte, d'entendre... les sous-entendus (E 47, 75, 86)... Le texte qui, dans un premier temps, nous fascine, est de nature à provoquer ensuite un salutaire travail de réflexion.

Claude HERZFELD

### Ouvrages cités

#### **Jules Vallès**

- *La Rue*, in *Œuvres complètes*, publiées par les Éditeurs français réunis. (R)
- *L'Enfant*, Flammarion, 1968. (E)

#### **Octave Mirbeau**

- *Contes cruels*, 2 vol., Librairie Séguier, Paris, 1990.
- *Combats politiques*, Séguier, 1990. (CP)
- *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, Vauchrétien, 1990. (CE)
- *L'Affaire Dreyfus*, Séguier, 1991. (AD)
- *Chroniques du Diable*, parues sous pseudonyme, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1994. (CD)
- *Chroniques ariégeoises*, L'Agasse éditeur, Labarre, 1998. (CA)
- *Combats esthétiques*, 2 vol., Séguier, 1993. (CE I & 2)
- *Correspondance avec Claude Monet*, Éd. du Lérot, Tusson, 1990. (CCM)
- *Le Jardin de supplices*, préface de Michel delon, Gallimard, "Folio", 1998. (JS)
- *Cahiers Octave Mirbeau*, Angers.